

Vingt ans sous le cerisier

Louise Vigeant

Numéro 80, 1996

20 ans!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26855ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vigeant, L. (1996). Vingt ans sous le cerisier. *Jeu*, (80), 58–62.

Louise Vigeant

Vingt ans sous le cerisier

- 1976 – *Un pays dont la devise est je m'oublie*, Théâtre d'Aujourd'hui
1977 – *Damnée Manon, sacrée Sandra*, Théâtre de Quar'Sous
1978 – *Macbeth*, Théâtre de la Manufacture
1979 – *India Song*, l'Eskabel
1980 – *Panique à Longueuil*, la Gougoune de Fantex
Le Regard du sourd, revue *Parachute*
1981 – *La Lumière Blanche*, Théâtre Expérimental des Femmes
1982 – *Vie et mort du Roi Boiteux*, Nouveau Théâtre Expérimental
1983 – *Pain blanc*, Carbone 14
1984 – *Le Rail*, Carbone 14
Ella, Théâtre de l'Atelier Sainte-Anne de Bruxelles
1985 – *Le Titanic*, Carbone 14, Festival de théâtre des Amériques
L'Oiseau vert, Comédie de Genève
1986 – *Vinci*, Théâtre de Quar'Sous
Couteauoiseau, Epigonenteater de Bruxelles
1987 – *Hamlet-Machine*, Carbone 14, Festival de théâtre des Amériques
1988 – *Le Dortoir*, Carbone 14
1989 – *Terre promise/Terra Promessa*, Théâtre de la Marmaille/Teatro Dell'Angolo
Je me souviens, Festival d'automne à Paris/Spectacles Lumbroso/ALAP
1990 – *Rivage à l'abandon*, Carbone 14
Medea, Düsseldorfer Schauspielhaus
1991 – *Dans la solitude des champs de coton*, Espace GO
1992 – *En attendant Godot*, Théâtre du Nouveau Monde
Les Atrides, Théâtre du Soleil
1993 – *Celle-là*, Espace GO
La Tragédie comique, Théâtre de l'Atelier Sainte-Anne de Bruxelles
1994 – *Woyzeck*, Théâtre UBU
The Street of Crocodiles, Theatre de Complicite
1995 – *Le Temps et la Chambre*, Théâtre du Nouveau Monde



Damnée Manon, sacrée Sandra, Théâtre de Quar'Sous, 1977.
Photo : André Cornellier.

Il y a vingt ans, je devenais professeure de littérature. J'en rêvais depuis que j'étais adolescente, soit depuis que ces « mots durs et noirs », comme les appelait Sartre, avaient commencé à exercer sur moi leur fameux pouvoir. J'en rêvais parce que je



India Song,
Théâtre l'Eskabel,
1979.



La Lumière blanche,
Théâtre Expérimental
des Femmes, 1985.
Photo : Daniel Kieffer.

voulais que d'autres connaissent le plaisir que je ressentais quand des mots *devenaient* aventures, espaces, sentiments. Je sais que j'ai découvert le monde à travers les livres. Cliché ! Mais vérité tout de même ! Quel monde ? Le proche et le lointain, le Québec comme la Chine, le Moyen Âge et avant-hier, des contrées et des époques habitées par des hommes et des femmes qui ressemblaient trop, ou alors si peu, aux adultes qui m'entouraient, par des jeunes qui vivaient les mêmes désirs, les mêmes craintes que moi, et pourtant autrement. J'ai appris ainsi la relativité des expériences humaines, leur incroyable diversité autant que leur part d'universalité.

Dans la cour derrière la maison familiale, il y avait un cerisier, sous lequel, au fil d'étés s'étirant entre les odeurs du printemps et les couleurs de l'automne, j'ai passé de nombreux après-midi à lire. J'en garde un souvenir très net : c'étaient des moments de calme, de surprises, d'émotions. J'aimais, et j'aime toujours, le silence qui accompagne l'acte de lire. Il me semble que le temps se goûte mieux dans le silence. Certains jours, très souvent en fait, je lisais un roman en entier. Quand j'ai entrepris des études en lettres, mes professeurs n'ont donc pas eu besoin d'user de persuasion pour m'amener à lire. Par contre, ils ont dû – j'y comptais ! – me raconter rien de moins que toute l'histoire des idées qui, depuis des siècles, faisaient que les êtres humains écrivaient, et écrivaient ce qu'ils écrivaient !

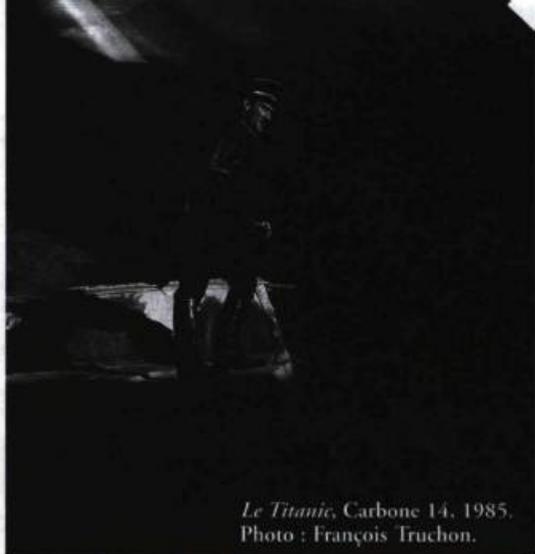
Aujourd'hui, je suis habitée par la même curiosité de comprendre cette histoire, bien que je sois plus humble devant l'ampleur du projet de tout connaître ! On (mon père

qui rêvait d'être peintre, mon oncle qui enseignait le latin, quelques professeurs) a su entretenir chez moi cette curiosité qui a déterminé ma vie. Je crois d'ailleurs que c'est à cela que l'enseignement se résume : susciter la curiosité. Car, même si le professeur transmet des connaissances, ce qu'il doit faire bien sûr, celles-ci ne seront retenues, par conséquent utiles, que si une curiosité de départ fait en sorte qu'on y aura été attentif.

Il y a vingt ans aussi, j'ai commencé à fréquenter le théâtre assidûment. Comme plusieurs, j'avais été initiée au théâtre à l'école, mais je n'ai été fascinée qu'à partir d'un moment bien précis. C'était au Gesù, devant *Wouf Wouf* d'Yves Sauvageau. Une sorte de « folie » que je ne connaissais pas envahissait la scène. J'ai su alors que le spectacle de théâtre recelait toutes les possibilités, que la présence de comédiens en chair et en os, que les objets même les plus irréalistes d'un décor, que les couleurs, les sons, les mots créaient *littéralement* un univers auquel je pouvais croire, parce qu'il était là, physiquement, devant moi ! Depuis, j'attends toujours précisément cela : que l'on me fasse croire à un univers. Réaliste ou exotique, doux ou brutal, condensé ou suggérant mille ramifications, peu importe ! Pour autant qu'il soit évocateur et frappe à la fois mon intelligence et mon imagination.

Quand nous avons décidé de choisir les vingt spectacles marquants pour nous au cours des vingt dernières années, j'ai d'abord établi ma liste intuitivement, sans me demander si j'avais des critères pour retenir tel spectacle plutôt que tel autre. Seul me guidait le souvenir d'un « choc », de quelque nature qu'il fût. Cette première liste comptait plus de cinquante titres ! Il me fallait couper ! La deuxième s'est établie aussi intuitivement ; mais je me suis rendu compte *a posteriori* que les spectacles retenus possédaient ces « qualités » que j'avais toujours recherchées dans une œuvre d'art : la capacité d'éveiller la curiosité, parce qu'ils me faisaient tous découvrir quelque chose de nouveau (une voix, une langue, une esthétique), et celle de vraiment créer un univers où je pouvais pleinement « vivre » quelques heures. Ainsi ai-je écarté bien des spectacles bouleversants, mais somme toute « attendus », pour ne garder que ceux qui répondaient à ces deux incontournables critères qui me viennent de mon adolescence. D'où le long prologue à ce palmarès !

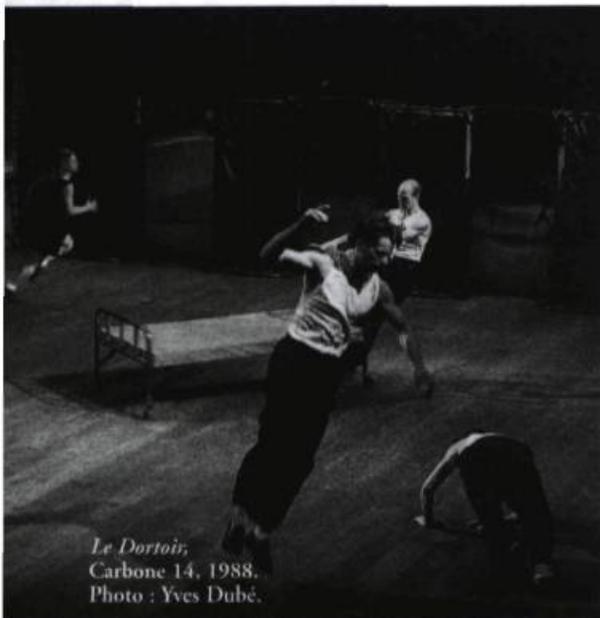
De la deuxième moitié des années soixante-dix, je retiens des spectacles qui ont participé à l'affirmation de ce qu'on a appelé la « québécoisité » et au changement de nos



Le Titanic, Carbone 14, 1985.
Photo : François Truchon.



Hamlet-machine,
Carbone 14, 1987.
Photo : Yves Dubé.



Le Dortoir,
Carbone 14, 1988.
Photo : Yves Dubé.



Rivage à l'abandon,
Carbone 14, 1990.
Photo : Yves Dubé.

rappports avec la culture « étrangère », principalement l'euro-péenne et plus particulièrement la française, culture qu'il fallait encore apprivoiser et s'appropriier : les pièces de Michel Tremblay (dont *Damnée Manon, sacrée Sandra*, en 1977), celles de Jean-Claude Germain, moins fortes, mais qui ont été tout de même nécessaires dans le branle-bas de l'époque et qui avaient l'avantage d'être iconoclastes (*Un pays dont la devise est je m'oublie*, en 1976) ; finalement, *Macbeth*, du Théâtre de la Manufacture, traduit par Michel Garneau et présenté au Cinéma Parallèle en 1978. Ce travail de réappropriation, relié à la mémoire et qui vise la conquête de soi, a culminé dans le magnifique et déterminant cycle de Jean-Pierre Ronfard : *Vie et mort du Roi Boiteux*, en 1982.

Un spectacle surprise ouvre les années quatre-vingt, presque une « incongruité » : *Panique à Longueuil*, qui a mis au monde un nouvel auteur, René-Daniel Dubois,

dont la verve continue à nous étonner. Toutefois, en regardant ma liste du début de cette nouvelle décennie, je constate rapidement que j'ai surtout « découvert » à cette époque de nouvelles esthétiques qui allaient influencer dramaturges et metteurs en scène pour longtemps : *India Song, la Lumière blanche, Pain blanc, le Rail, le Titanic, Vinci*. Tous ces spectacles ont renouvelé l'écriture scénique en proposant un usage inhabituel de l'espace, le faisant éclater, le meublant d'objets aux fonctions décuplées, en libérant le corps du jeu réaliste, et en comptant de plus en plus sur les images inédites provoquées par la rencontre d'un lieu, d'une musique, d'une voix ou d'un geste pour montrer, plutôt que pour dire, les nombreuses

expériences de guerres et d'amours qui ont occupé les hommes. Cette tendance (dont l'origine remonte, pour moi, à l'émouvant *Homme rouge* de Gilles Maheu) s'est poursuivie avec des œuvres aussi achevées que *le Dortoir* et *Terre promise/Terra promessa*.

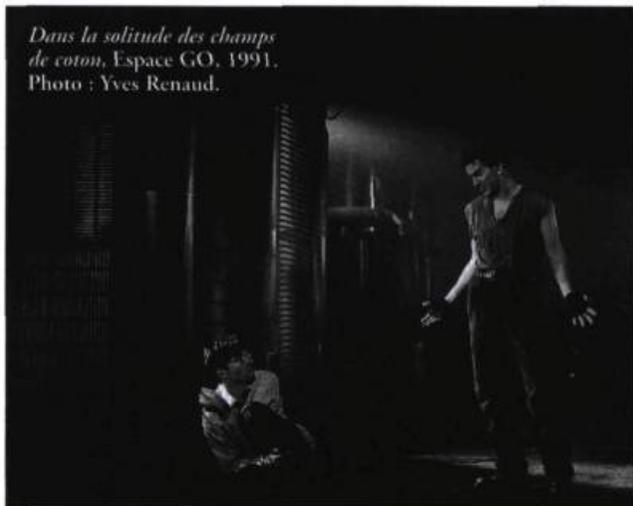
Plus tard, ce sont des auteurs qui ont excité ma curiosité : Heiner Müller, avec *Hamlet-machine* (1987) et *Rivage à l'abandon* (1990), que Gilles Maheu a monté le premier au Québec ; Bernard-Marie Koltès dont nous avons entendu la voix si singulière s'élever *Dans la solitude des champs de coton*, en 1991 ; Daniel Danis qui a surpris avec *Celle-là* en 1993.

Dans le cas d'autres spectacles : *En attendant Godot*, monté par André Brassard, en 1992, le *Woyzeck* de Denis Marleau, en 1994, et *le Temps et la Chambre* de Botho Strauss, mis en scène par Serge Denoncourt en 1995, c'est l'acuité de la mise en scène qui a présidé à mes choix. Ces productions me semblaient répondre parfaitement à cette exigence qui est devenue



Panique à Longueuil, la Gougoune de Fantex, 1980. Photo : Benoît Neveu.

Dans la solitude des champs de coton, Espace GO, 1991. Photo : Yves Renaud.



mienne depuis que je fréquente la littérature et le théâtre : que l'univers proposé soit si cohérent qu'il emporte mon adhésion. Ces trois spectacles sont pour moi inoubliables, parce qu'ils dénotent un sens aigu de l'observation de l'homme contemporain chez ces metteurs en scène qui ont su donner à entendre des textes forts tout en les interrogeant.

Le Temps et la Chambre, TNM, 1995. Photo : Yves Renaud.

Pour terminer, j'ai envie de nommer quelques « exclus » de cette liste, question d'être fidèle plutôt au souvenir que j'ai de leur effet sur moi qu'aux règles du jeu. Qu'on me pardonne de tricher, juste un peu... *La Charge de l'original épormyable*, la reprise de la pièce de Claude Gauvreau par René Richard Cyr avec Jacques Godin dans le rôle principal, a été un moment de théâtre d'une grande intensité ; j'ai dû écarter à regret *Albertine, en cinq temps*, pourtant un chef-d'œuvre de Tremblay, pour retenir *le Titanic*, en 1985, compte tenu de l'originalité de ce dernier spectacle ; le choix du *Dortoir*, pour l'année 1988, a évincé *le Cycle des rois* et *Oulipo show* ! C'était une année faste, mais il fallait jouer le jeu ! ♦

